nchard
L. XVI. Qui
64388
2.

DISSERTATION

SUR

L'USAGE ET L'ABUS

DU QUINQUINA

DANS LE TRAITEMENT DES FIÈVRES INTERMITTENTES;

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Montpellier le 23 Prairial an 10,

Par Joseph PADRÉLL et VIDAL,
de Igualda en Espagne.

1802.

Quæ profuerunt, ob rectum usum profuerunt; quæ vero nocuerunt, ob id, quod non recte usurpata sunt, nocuerunt. HIPP.

Sive dixeris, pharmaca nihil esse sola per se ipsa, recte dices; nihil enim sunt, nisi recte eis utentem fuerint adepta. Sive rursus pharmaca veluti deorum manus esse dixeris, etiam hoc recte dices; juvant enim maxime, si is, qui eis utitur fuerit in rationali methodo exercitatus et simul natura prudens. GALEN.

A. JOSEPH. VIDAL. ET. ROMEU.

A. FRANÇOIS. VIDAL. ET. ROMEU.

NÉGOCIANS. DE. COPONS.

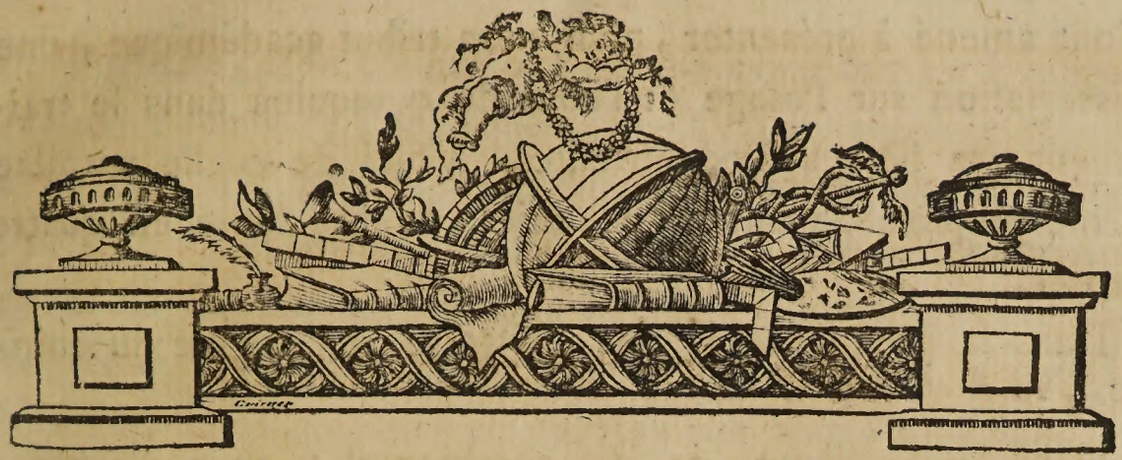
MES. ONCLES.

J'OFFRE. CET. ESSAI.

COMME. UN. TÉMOIGNAGE. DE. MON. ESTIME.

ET. D'UN. ATTACHEMENT. INVIOLABLE.

J.PH PADRELL *et* VIDAL.



DISSERTATION

SUR

L'USAGE ET L'ABUS

DU QUINQUINA

DANS LE TRAITEMENT DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

De toutes les découvertes qui se sont faites en Amérique, une des plus utiles au genre humain, est le quinquina. Cette écorce, dit Carminati, vaut plus que l'or et les diamans que l'on a trouvé dans le nouveau monde (1). Ces réflexions

---

(1) Quels éloges ne mérite point Cristophe Colon, d'avoir détruit l'opinion commune, où l'on assuroit de son temps qu'il n'y avoit alors d'autre monde que le monde connu? Non-seulement nous ne con-

m'ont amené à présenter, pour mon tribut académique, une Dissertation sur l'usage et l'abus du quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes. Voici de quelle manière je me propose de traiter ce sujet. Je le divise en quatre Parties.

Dans la première, je fais l'histoire et l'origine du quinquina ;

Dans la deuxième, je dis combien il y en a d'espèces et quelles sont ses vertus ;

Dans la troisième, je parle de son analyse chimique ;

Dans la quatrième, je rapporte les mauvais effets que plusieurs Médecins lui ont attribué, et je termine en indiquant le bon emploi qu'on peut en faire dans le traitement des fièvres intermittentes.

PREMIÈRE PARTIE.

S'il est nécessaire que le Médecin s'applique à connoître les médicamens, pour n'être point trompé dans l'usage qu'il est obligé d'en faire chaque jour, le quinquina sans doute mérite son attention. Cet arbre divin, selon l'expression

---

noîtrions point le quinquina, mais encore l'ipécacuanha et mille autres plantes qui sont de la plus grande utilité en médecine, nous seroient inconnues. Il étoit réservé au génie de COLON de renverser le sentiment général ; et sa constance et le succès de son entreprise prouvèrent qu'il y avoit d'autres pays à découvrir. COLON offrit un nouveau monde à l'observation des savans.

de TRILLER, étoit connu long-temps avant que les Espagnols eussent découvert l'Amérique. Les Colons fesoient tremper cette écorce dans l'eau pendant une journée, et ils guérissoient par cette simple infusion, les personnes attaquées de la fièvre. On ne sait pas au juste comment ils avoient acquis cette connoissance. Les uns disent qu'ils la devoient à des hommes qui avoient observé que lorsqu'un Lyon avoit la fièvre, il s'en délivroit en mangeant de cette écorce. D'autres prétendent, et cette version est plus raisonnable, que des Américains tourmentés de la soif, s'étant un jour désaltérés à un étang bordé d'arbres de quinquina, dans une circonstance où ils avoient la fièvre, ils en furent guéris au moyen de cette eau (1). Cependant la découverte de cette écorce ne fut connue des Espagnols qu'en l'année 1638. Et voici comment : Un homme étoit atteint de la fièvre ; une femme l'aimoit, elle le guérit en lui donnant du quinquina, et lui en dévoila les vertus. Cette anecdote fit quelque bruit dans le pays. Bientôt après Madame de Cinchon, épouse du Vice-Roi d'Espagne en Amérique, eut la fièvre, et fut guérie à son tour par le même remède. Cette guérison, opérée sur la femme d'un Grand d'Espagne, fit tant de bruit qu'en peu de temps la vertu du quinquina fut publiée par-toute l'Europe. C'est alors qu'on lui donna plusieurs noms ; les uns l'appellèrent écorce de Perou, ou quinquina ; les autres le designèrent sous le nom de poudre

---

(1) GEOFFROY, mat. med. p. 78.

de Madame Cinchon, poudre des Jesuites, poudre du Cardinal de Lugo, et autres dénominations semblables, selon que tel ou tel en distribuoit le premier.

Le quinquina croît au Perou, aux environs de Loxa, et à deux mille de cette ville les plus beaux arbres se trouvent sur la montagne Cajanuma. Dans l'origine le quinquina se recueilloit de ces endroits seulement. Mais par la suite, en recherchant s'il y en avoit ailleurs, on remarqua que non-seulement cet arbre croissoit dans les lieux dont nous avons parlé, mais encore qu'il venoit sur toute la chaîne des montagnes, à la distance de 30 mille au sud et de 20 mille au nord, sans compter le territoire de Ayavacca, Riobanba, Jaen Cuenca, etc. (1).

L'écorce du quinquina se récolte au Perou, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de novembre. On choisit cette époque à cause des grandes pluies qui surviennent dans les autres temps de l'année (2).

L'intérêt sordide que des hommes veulent faire au préjudice de la société, les porte jusqu'à falsifier le quinquina en le mêlant avec d'autres écorces. En altérant ainsi la vertu de cette plante salutaire, ils aggravent les maux de l'humanité, et ils sont cause qu'un Médecin honnête perd quelquefois sa réputation, et que le malade est toujours victime

---

(1) Ulloa. Voyag. de l'Amériq. t. 1, p. 276.

(2) J. H. Rahn. M. D. p. 5.

de leur égoïsme. Ah ! puisque ces hommes existent, ne méritent-ils pas que le Gouvernement les punisse avec toute la rigueur des lois !

DEUXIEME PARTIE.

Je dois parler ici des diverses espèces de quinquina et de sa vertu particulière.

On ne connoissoit jadis d'autre espèce de quinquina que le rouge ; mais les grandes recherches des Botanistes Espagnols, nous en ont fait connoître jusqu'au nombre de sept, dont les quatre premières sont officinales, s'il faut en croire le savant Botaniste de Santa-Fé, D.n Ruiz et Pavon, auteur de la flora peruviana. Je préviens que je n'entends parler ici que des quatre espèces officinales, comme étant d'un plus grand usage en médecine.

DESCRIPTION.

PREMIÈRE ESPÈCE OFFICINALE.

Cinchona lancifolia. Mutis. Cinchona officinalis. Linnæus species plantarum pag. 244. *Cinchona nitida Ruiz et Pavon, flor. peruv. t.* 2, *pag.* 50, *tab.* 191. *Cinchona lanceolata, ibid. pag.* 51. Espagnol *quina naranjada.* Français *quinquina orangé.*

Cet arbre est presque aussi rare dans Santa-Fé de Bogota, qu'au Perou même ; et d'après le sentiment de Mr. Mutis,

Il est à craindre que cette espèce ne se perde entièrement. J'ai eu l'avantage de voir les quatre espèces officinales de quinquina qu'un de mes amis portoit de Madrid, il y a deux ans. Et après avoir raisonné sur chacune d'elles, il me fit observer qu'il étoit facile de les confondre toutes, mais particulièrement le quinquina orangé avec le quinquina *cordifolia*.

Car vainement prétendroit-on les distinguer par l'aspect et la cassure quand une fois elles sont mélangées dans le commerce. Mais d'après le conseil que donne M. Mutis, il faut les pulvériser; et en les comparant ensuite avec la poudre et la teinture qu'on en retire, on peut remarquer les caractères qui les distinguent.

Caractères.

Les caractères du quinquina orangé sont les suivans: sa couleur intérieure est d'un jaune foncé et tire sur le fauve; cette couleur devient plus obscure quand on le mouille, et elle augmente au contraire si on la pulvérise, au lieu de l'affoiblir. Si l'on met infuser à froid une quantité déterminée de cette poudre de quinquina avec un quantité proportionnelle d'eau, pendant 24 heures, il en résulte une légère teinture qui est très-amère. Lorsqu'on le mâche quelque temps dans la bouche, on lui trouve non-seulement un goût amer, mais encore une saveur aromatique qui est particulière à cette espèce. Il excite un léger ptyalisme, et la salive prend une couleur fauve; on ne lui remarque aucun goût astringent. Si l'on examine avec un microscope la

cassure du quinquina, on aperçoit que ses fibres sont longitudinales, parallèles, en forme d'aiguilles; sa couleur intérieure est d'un jaune-pâle, et l'on observe dans les interstices du bois la poudre agglomerée, sèche et d'une couleur qui imite l'écorce d'orange.

Vertus.

D'après les observations du savant Mr. Mutis, l'espèce de quinquina que je viens de décrire, est proprement le fébrifuge par excellence. En général, dans toutes les substances végétales que l'on emploie en médecine pour le traitement des maladies, on trouve parmi les principes qui les constituent un qui prédomine sur tous les autres; or c'est de ce principe même qu'émanent toutes les vertus médicinales. La quantité éminente de cette espèce de quinquina est la partie balzamique, selon l'opinion du Botaniste de Santa-Fé; et cette qualité balzamique, en considérant les observations de Mr. Mutis, fait que le quinquina agit sur le système nerveux et que cette propriété est applicable à toutes les maladies périodiques qui sont coupées par des intermissions; d'où l'on peut conclure que le système nerveux étant le siége de la fièvre intermittente, cette vertu balzamique en est pour ainsi dire le spécifique. Il est au moins démontré que les autres espèces de quinquina n'enlèvent point le génie des fièvres intermittentes avec la même énergie et d'une manière aussi sûre, au lieu que l'effet de celle-ci est, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, infaillible.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je ne prétends point, ni Mr. Mutis ne l'a jamais prétendu, que cette espèce soit préférable aux autres dans tous les cas où l'on est obligé de se servir de quinquina. La seule préférence que celle-ci mérite se rapporte uniquement à la nature du mal que l'on a intention de guérir. Il est des épidémies, par exemple, où l'expérience prouve que les autres espèces de quinquina sont plus utiles que celle dont je parle. Mais dans le plus grand nombre de cas, celle-ci est la meilleure de toutes.

DESCRIPTION.

SECONDE ESPÈCE OFFICINALE.

Cinchona oblongifolia. Mutis. Cinchona magnifolia. Ruiz et Pavon. Flor Peruv. et chil. fol. 53. *vol* 2. *spec. icon.* 196. Espagnol *quina roxa.* Français *quinquina rouge.* Cette espèce nous parvient le plus souvent au défaut de la première. Elle est très-abondante dans les forêts de Santa-Fè de Bogota et on la trouve principalement, disent les auteurs de la flore Péruvienne, au voisinage des torrens, proche de Cichao, de Cuchero et de Chacaguasi. Ses fleurs repandent une odeur suave et analogue à celle qu'exhale l'oranger.

Caractères.

La couleur de l'écorce de ce quiquina est sujète à beaucoup d'altération, cependant, d'après M.r Zea, on peut

fort bien la reconnoître aux caractères suivans : l'écorce bien sèche et qui n'a point été altérée, présente une couleur rougeâtre dans l'intérieur ; cette couleur augmente si on mouille l'écorce, elle est plus uniforme si l'on réduit l'écorce en poudre. L'infusion à froid donne une teinture plus chargée que le quinquina orangé, la couleur est plus rouge et elle a une amertume particulière. L'infusion à chaud produit une teinture plus chargée encore, sa couleur est plus vive, semblable à celle du sang et l'amertume est plus forte. Infusée dans l'esprit de vin, elle donne une teinture analogue à la précédente. Machée entre les dents, on lui trouve une saveur amère, propre à cette espèce et quelque chose de rude et de désagréable. La salive prend une couleur rougeâtre et si on la garde dans la bouche, elle cause une astriction forte sur la langue et le palais, mais plus sensible sur les lèvres lorsqu'on les frotte avec la langue. Si l'on examine avec la loupe la cassure de cette écorce, on remarque que ses fibres sont longitudinales, parallèles, en forme d'aiguilles et beaucoup plus dures que celles du quinquina orangé. Sa couleur est pâle et d'un rouge vermeil, tandisque la poudre agglomerée que l'on aperçoit dans les interstices du bois, est d'un rouge plus foncé.

Vertus.

Cette espèce de quinquina est éminemment astringente; elle possède cette vertu à un tel degré, qu'elle tient le premier rang parmi les remèdes antiseptiques. Elle convient

dans les cas de gangrène et autres affections analogues, pour en arrêter les progrès; il paroit même que son action se dirige particulièrement sur le système musculaire, d'où l'on peut conclure que cette espèce est plus utile dans les maladies où il faut animer ce système, telles sont par exemple : les fièvres adynamiques de PINEL, ou angio-asthéniques, selon le Professeur DUMAS.

Mais cette propriété corroborative est suspecte dans bien des cas. Principalement dans les maladies inflammatoires et en général dans les affections qui dépendent d'une exaltation des forces du principe vital. Elle convient à ceux qui ont la fibre lâche et qui sont d'un tempérament pituiteux. Elle est dangereuse au contraire aux hommes ardens et d'une constitution bilieuse. MUTIS pense qu'elle est indirectement fébrifuge.

DESCRIPTION.

TROISIÈME ESPÈCE OFFICINALE.

Cinchona cordifolia. MUTIS. Cinchona pubescens. VAHL. Om slaegten cinchona ogdens. ARTER. Cinchona micrantha. RUIZ et PAVON. Flor. Peruv. vol. 2. *pag.* 52. *tab.* 194. *Cinchona hirsuta, ibidem pag.* 51. *tab.* 191. *Cinchona ovata. ibid. p.* 52. *tab.* 195. Espagnol *quina amarilla.* Français *quinquina jaune.* Cette espèce que l'on a confondue avec la première, parce qu'elle lui ressemble beaucoup, n'a été d'usage en médecine qu'en 1740. M. ZEA remarque que sa ressemblance avec l'espèce primitive, l'a fit regarder comme

une même espèce, quoique sa vertu soit moins active. Si l'on compare en effet l'activité de cette espèce avec l'activité qu'ont les autres, on verra que celle-ci n'agit que peu et le plus lentement possible.

Caractères.

Quoique nous ayons dit qu'il étoit facile de confondre l'écorce du quinquina *cordifolia*, avec celle du quinquina *lancifolia*, néanmoins on pourra la reconnoître aux caractères suivans : l'écorce bien sèche offre à l'intérieur la couleur d'un jaune pâle ; mouillée, cette couleur est plus vive ; réduite en poudre, la couleur devient encore plus pâle et l'action de l'air donne à la surface de cette poudre, une couleur semblable à celle de l'écorce. Son infusion à froid donne une teinture sans écume et d'une couleur de paille, plus pâle que celle de l'écorce même et qui est d'une amertume particulière. Son infusion à chaud donne une teinture plus chargée, d'une couleur plus vive et se rapprochant beaucoup de l'infusion à froid faite avec la poudre du quinquina orangé. L'infusion à l'esprit de vin produit une teinture semblable à celle que l'on retire de l'infusion à chaud. En mâchant cette écorce entre les dents, on lui trouve une saveur amère qui lui est propre ; la salive devient d'un jaune pâle et elle ne produit dans la bouche aucun sentiment d'astriction ni d'aprêté. Si on l'examine avec le microscope on aperçoit que ses fibres sont longitudinales, parallèles, en forme d'aiguilles, separées par des intervalles qui ressemblent à celles du quinquina

orangé. Sa couleur est d'un jaune paille, ainsi que sa poudre agglomerée.

Vertus.

Cette écorce est indirectement fébrifuge, et elle n'a point les mauvais effets du quinquina rouge. Elle est très-amère et Mutis regarde ce caractère comme distinctif de cette espèce. Elle est par fois purgative et sous ce rapport, on doit l'employer de préférence dans les fièvres putrides; ce qu'on ne pourroit pas faire du quinquina rouge, ou du moins sans danger. Enfin, d'après M.r Mutis, elle a une vertu particulière pour s'opposer à la putréfaction des humeurs et elle est encore utile dans les fièvres rémittentes.

DESCRIPTION.

QUATRIÈME ESPÈCE OFFICINALE.

Cinchona Ovalifolia, *Mutis. Cinchona Macrocarpa foliis oblongis subtus pubescentibus costatis. Vahl. om Slaegten cinchona og dons arter.* Espagnol *quina blanca.* Français *quinquina blanc.* On reconnoîtra cette espèce aux caractères suivans.

Caractères,

L'écorce bien sèche et sans altération accidentelle, présente à l'intérieur la couleur d'un blanc sale; mouillée, cette couleur devient plus brune; pulverisée, la couleur est

plus uniforme et d'un blanc plus clair. Infusée dans l'eau, à la température ordinaire de l'amosphère, elle donne une teinture plus forte que celle des autres espèces et une grande quantité d'écume à sa superficie : son principe amer est très-actif. Infusée à chaud, elle fournit une teinture plus chargée et produit une écume qui se dissipe difficilement. Infusée dans l'esprit de vin, la teinture est plus faible que celle de l'eau froide et elle est moins chargée d'écume; d'où l'on peut conclure que le principe gommeux est plus abondant dans cette espèce que chez toutes les autres ensemble. Si l'on mache l'écorce entre les dents, on lui trouve une saveur très-amère, plus acerbe et plus désagréable que celle des autres espèces. La salive devient écumeuse, elle prend une couleur obscure, et ne cause ni aprêté, ni astriction dans la bouche : il semble au contraire qu'elle procure une espèce de relâchement à la langue. En l'examinant avec le microscope on remarque que ses fibres sont moins ligneuses, déliées, plus fragiles et qu'elles sont longitudinales, paralleles en forme d'aiguilles et moins rapprochées que dans le quinquina rouge. Sa couleur blanchâtre est un peu obscure; sa poudre agglomérée est intérieurement concrête et elle s'y trouve en quantité plus grande que dans les autres espèces.

Vertus.

Le quinquina blanc, d'après les observations sages de M.r Mutis, possede une propriété savonneuse, et une

vertu légérement astringente. Il prétend que c'est un remède contre les fièvres intermitentes et les maladies chroniques. Ce savant observateur pense que ce quinquina agit particulièrement sur les glandes et sur le système lymphatique, et qu'il concourt puissamment au rétablissement des secrétions, il est indirectement fébrifuge ; il surmonte les redoublemens rebelles, en écartant les causes morbifiques, et il convient dans les affections aiguës où il faut relacher le ventre. M.r Mutis ajoute qu'on doit l'employer de préference aux autres, dans le traitement des fièvres inflammatoires, toutes les fois que le quinquina est utile, et cela à cause de sa vertu légérement astringente. Lambert, médecin Anglais, dit qu'il est très-avantageux dans la fièvre jaune. Et le Doct. Clarke, médecin à Philadelphie, d'après des observations qui lui sont propres, à publié un traité dans lequel il avance que le quinquina blanc de Santa-fé de Bogota, est le seul remède dont il a fait usage pour guérir la fièvre jaune des états unis de l'Amérique.

Le médecin pourra toujours employer telle ou telle espèce officinale avec confiance, pourvu qu'il se rappelle les règles que nous avons données à cet égard. Nous ajouterons ici que le quinquina vieux est préférable au nouveau, s'il faut en croire les observations de M Mr. Mutis et Zea. Ces praticiens disent que plus on garde l'écorce de quinquina, plus sa vertu est efficace ; mais il faut avoir le soin de la garantir de l'humidité et du contact de l'air. L'écorce du tronc est meilleure que celle des petites branches, et si quelques uns ont voulû lui préférer la dernière, ils ne la connoissoient point.

Nous concluons de tout ce que nous avons dit jusqu'ici dans cette seconde partie, que c'est sans fondement que l'on a soutenu que telle espèce de quinquina étoit préférable à telle autre. La meilleure sans doute est celle qui convient le mieux à la nature de la maladie que l'on veut combattre.

TROISIÈME PARTIE.

De l'analyse chimique du quinquina.

S'il est une science qui, par le secours de l'analyse, puisse nous faire connoître les parties constituantes des corps, sans doute c'est la chimie. Cette science sublime qu'HIPPOCRATE connût (1), mérite d'autant plus l'attention du médecin qu'elle peut l'éclairer à chaque instant dans l'exercice de son art. N'en doutons pas si l'analyse chimique étoit parvenue à ce degré de perfection, où il lui fut possible de séparer des corps organiques le principe vital sans le détruire, nous aurions une analyse complète des corps vivants; mais jusques là, on ne pourra jamais par la synthèse obtenir un corps semblable à celui que l'on a décomposé. Ainsi cet admirable principe de vie qui n'existe que dans les corps organiques, pose une ligne de démar-

---

(1) De potentiis autem humorum quid singuli ipsorum in homine facere possint, perspectum habere oportet..... quomodo cognationes (affinités) inter se habeant HIPP. de vet. méd. p. 40 I. 1. VAND-LIND. Voyez encore le beau traité *de aere aquis et locis.*

cation entre les corps bruts et les corps organiques. c'est envain que des naturalistes veulent le nier. Malgré les efforts qu'ils se donnent pour prouver que cette ligne n'existe point, il ne faut que reflechir un moment les assertions qu'ils allèguent pour y trouver des preuves nouvelles de l'esixtence de cette ligne de démarcation. Et pour prouver ce que j'avance, examinons ce que dit le naturaliste DRAPARNAUD, dans son discours sur la vie et les fonctions vitales Après avoir posé pour principe qu'il n'existe point de ligne de démarcation entre les corps bruts et les corps organiques, et voulant répondre à plusieurs objections qu'il se fait à lui-même, il ajoute, à la pag. 12 de ce discours. « Je » répondrai que les cristaux des substances minérales sont de » véritables individus, tandis que chez les polypes, les » zoophites et un grand nombre de vers et de plantes, » chaque partie amputée forme aussitôt un nouvel individu ». charmante réponse ! Ne voit il pas que quand il coupe un polype ou des plantes, il ne fait autre chose que diviser plusieurs corps qui étoient réunis? Ne voit-il pas que chaque partie divisée contient en elle tous les principes constituans et nécessaires pour composer un autre individu de la même espèce et qu'elle n'a besoin que d'être séparée pour l'effectuer ? mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi des cristaux qui sont formés de substances minérales et pour m'expliquer plus clairement, je m'appuierai des raisonnemens du savant professeur de chimie, M. VIRENQUE, qui examinant les choses avec poids, nous dit dans une leçon du cours de cette année, « cette division (en parlant de la

ligne de démarcation qui existe entre les corps bruts et » les corps organiques) n'est autre chose qu'une séparation » semblable à celle que l'on opère sur une pomme de terre. » Quand nous coupons une de ses pommes en plusieurs » parties, nous ne détruisons pas pour cela le principe de » vie, et la preuve que le principe vital demeure intact » dans cette opération, c'est que chaque portion de cette » pomme, contient en elle tous les principes constituans » et nécessaires pour former un nouvel individu. Mais » si au lieu de la diviser ainsi en plusieurs parties, on la » piloit dans un mortier, elle ne reproduiroit rien, par » cela seul qu'on auroit détruit son tissu, tandis qu'au con- » traire si l'on triture un corps brut, on trouvera dans la » plus petite molécule, la même figure et les mêmes prin- » cipes que dans le corps entier. »

Je sais bien que l'on a vu quelquefois des lichens, qui après avoir été réduits en poudre, se sont pour ainsi dire réorganisés. Mais je ferai à cela la même réponse que j'ai fait ci-dessus : j'ajouterai seulement que si au lieu de pulvériser les lichens, on les mettoit dans l'eau bouillante, ils seroient incapables de reproduire leur espèce, parce qu'une telle opération détruiroit le principe de vie. D'après ces réflexions, je conclus qu'il existe une ligne de démarcation entre les corps bruts et les corps organiques; que la chimie ne peut analyser les corps organiques sans détruire le principe vital, et que le quinquina étant une substance végétale et conséquemment un corps organique, le chimiste ne l'analysera jamais, tant qu'il conservera son principe de vie. Je ne vais

donc considérer ici l'analyse du quinquina que comme une analyse faite sur un corps brut.

Plusieurs savans s'en sont occupés avec distinction, mais personne jusqu'ici n'a fait mieux connoître les parties constituantes de ce corps que le célèbre FOURCROY, par l'analyse comparée qu'il a faite du quinquina de St.-Domingue (*cinchona caribæa*) avec le quinquina du Perou (*cinchona oblongifolia*). D'après ce savant chimiste, il résulte que si l'on fait bouillir une livre de quinquina de St.-Domingue dans trois cents vingt livres d'eau distillée, à douze reprises différentes et pendant un quart d'heure chacune, on aura par l'évaporation 9 onces 56 grains d'extrait.

Le quinquina prend une couleur verte pendant la décoction, laquelle devient rouge par le contact de l'air, et qui n'est due sans doute qu'à la fixation de l'oxigène.

Si au lieu de laisser évaporer les différentes décoctions du quinquina on les fait refroidir, il se dépose une matière noire, douce au toucher et qui est dissoluble dans l'eau froide.

Ce qu'on appelle extrait de quinquina, est un composé de diverses substances que chacun peut obtenir avec l'esprit de vin. Ces substances sont au nombre de cinq et dans les proportions suivantes :

1. Substance dissoluble dans l'alcool.	7 onc.	o gros	44 gr.
2. Mucilage.	1	1	
3. Poudre rouge.		2	
4. Matière d'apparence saline. .		1	
5. Flocons indissolubles dans l'eau.		1	12 gr.
Perte. . . .		3	
	9	o	56 gr.

Le résidu du quinquina de St.-Domingue n'est pas une terre, mais une matière végétale particulière, formée du carbone, d'une baze de gaz hydrogène, d'azote et d'une petite quantité d'oxigène.

Pour donner une idée de la différence qui existe entre le quinquina du Perou et celui de St.-Domingue, nous allons faire un léger examen du premier.

Une once de ce quinquina en poudre laissée en infusion pendant plusieurs jours dans 8 onces d'eau distillée, ne lui à presque pas fait prendre de couleur. Cette infusion exposée à l'air, s'y moisit cependant au bout de quelques jours et paroit contenir une substance muqueuse. Le mélange de plusieurs réactifs nous apprit bientôt que l'eau avoit en effet enlevé quelques principes au quinquina rouge du Perou. 1.° Elle rougissoit le papier bleu, ce qui indiquoit un acide quelconque ; 2.° elle précipitoit l'eau de chaux qui a pris une couleur jaune par cette combinaison ; 3.° un cristal de sulfate de fer, ne la fit point devenir noire ; 4.° enfin, la

chaux y rendoit sensible l'odeur d'ammoniaque : l'once de quinquina ne perdit que quelques grains par cette macération.

On trouve déjà une grande différence entre l'action de l'eau froide sur le quinquina de St.-Domingue et celui du Perou, le premier à perdu le quart de son poids et n'a point présenté de traces d'acide sensible, tandis que le second n'a presque rien donné que des traces d'acide et de sel ammoniacal.

Une once de quinquina du Perou, épuisée par l'eau bouillante, a été ensuite traitée avec 12 onces d'alcool qu'on a fait bouillir, il s'est coloré ; on l'a filtré et évaporé lorsqu'on a vu qu'il ne se coloroit plus, il a donné par l'évaporation 24 grains d'une matière attachée à la capsule, et qui avoit une couleur rouge assez semblable à celle de quelques oxides de fer. Cette matière ne se combinoit nullement avec l'eau froide.

Les sept gros de résidu de quinquina du Perou, donnent les mêmes principes que le quinquina de St.-Domingue. Celui-ci par le moyen de la combustion, fournit plus de cendres que celui du Perou ; car une livre du premier a donné sept gros de cendres, tandisque la même quantité du second n'en a produit que 2 gros et 58 grains ; malgré cela la cendre de ce dernier quinquina, quoique moins abondante, contient une plus grande quantité de matière saline que la cendre du quinquina de St.-Domingue. En effet, 76 grains de cette cendre ont donné 15 grains, ou environ de la quatrième partie de matière saline ; lorsque 7

gros de l'autre n'ont produit que 54 grains, ou un peu plus du neuvième seulement.

Toutes ces expériences prouvent que la substance soluble, appelée jusqu'à présent extractive par les chimistes, est huit fois moins abondante dans le quinquina du Perou que dans celui de St-Domingue. La décoction du premier se décompose presque en entier par le refroidissement, et laisse précipiter toute la partie extractive qu'elle contient.

La deuxième conserve une grande partie de ses principes, et elle ne les précipite que par le moyen de l'évaporation. Ainsi non-seulement la matière extractive du quinquina du Perou est moins abondante, mais encore elle est moins dissoluble que celle du quinquina de St. Domingue. La première se précipite promptement en se refroidissant sous forme de poudre ou de flocons de couleur maron, et le goût en est plus astringent qu'amer : la plus grande partie de la deuxième forme un dépôt d'une matière épaisse, filamenteuse, gluante, et son goût est plus amer qu'astringent. Si l'on fait bouillir long-temps du quinquina du Perou, et que l'on expose pendant plusieurs jours cette décoction à l'air, elle perd la plus grande partie de ses principes, et son dépôt n'a presque plus de goût. Il n'en est pas ainsi du quinquina de St. Domingue ; car quoiqu'on le tienne plus long-temps en décoction, celle-ci néanmoins conserve long-temps ses principes, et le dépôt qui se forme garde long-temps son goût et ses propriétés. Mais ce que nos expériences nous ont appris de plus remarquable à cet égard, est que si l'on combine de l'oxigène avec le produit de la

décoction du quinquina de St. Domingue, en lui faisant perdre sa saveur amère, on le rapproche du produit extractif du quinquina du Perou, soit pour la couleur, soit pour l'indissolubilité, soit pour la qualité même astringente qu'on lui communique. D'où il résulte que le quinquina du Perou ne diffère du quinquina de St. Domingue que par la grande quantité d'oxigène qui s'y est fixée et qui se trouve également dans ses principes. Ainsi l'oxigène contenu dans le quinquina du Perou le rend en général plus indissoluble dans l'eau relativement à son extrait d'état résineux, et il donne à ses principes un goût plus astringent et moins amer que celui du quinquina de St. Domingue; il influe encore sur le résidu indissoluble qui conserve toujours un goût acerbe. En chargeant donc les produits extractifs du quinquina de St. Domingue d'une certaine quantité d'oxigène par le moyen de l'acide muriatique oxigéné, on le rapproche du quinquina du Perou, ainsi que nous venons de le dire, et on lui ôte de plus la vertu purgative et vomitive. En un mot le quinquina de St. Domingue devient semblable au quinquina du Perou.

En résumant toutes les connoissances que nous avons acquises des propriétés médicinales du quinquina de St. Domingue et de celui du Perou, il n'est pas douteux que la médecine ne retire aujourd'hui de plus grands avantages de ces analyses que de celles que l'on fesoit autrefois; et de toutes les vertus que renferment ces deux écorces, il paroît qu'il n'y a guère que la substance résineuse-extractive, amère et astringente, dissoluble dans l'eau bouillante, qui

possède des propriétés toniques et fébrifuges ; et les sels qui y sont en si petite quantité, ne peuvent avoir qu'une influence très-légère. Quant au résidu que l'on regardoit jadis comme une terre, il ne peut pas avoir encore une grande vertu. Cependant il ne manque pas de Praticiens, tels qu'ALSINET, qui ont prétendu que le résidu du quinquina avoit une vertu fébrifuge ; mais je croirois plutôt dans ce cas que le résidu avoit conservé une partie de la substance dissoluble extractive, à la présence de laquelle il auroit dû cette vertu.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, il résulte que le savant FOURCROY pense que le quinquina de St. Domingue qui a absorbé une quantité d'oxigène, a les mêmes vertus que le quinquina du Perou, et à la pag. 292, t. II. de l'Enciclopédie chimique, il conste, d'après l'observation, que, quand une personne prend du quinquina en substance, il produit un plus grand effet que pris de toute autre manière ; nous croyons que la raison de cette supériorité d'action dépend de ceci, que la substance extracto-résineuse du quinquina est pure et sans altération, et que par là, ne pouvant absorber l'oxigène dans les premières voies où elle est extraite par les sucs de l'estomac et des intestins, elle conserve et porte toute l'énergie qui la distingue. Ce qui me paroît une contradiction, parce que si la privation de l'oxigène dans les premières voies, fait que le quinquina a plus de vertu et qu'il opère d'une manière plus énergique et plus prompte, comment l'oxigène peut-il augmenter la vertu du quinquina de St. Domingue, s'il le rend à la fois indis-

soluble ? D'où il doit s'en suivre que sa partie médicamenteuse a une plus grande difficulté pour se dissoudre, et que sa vertu est conséquemment moins efficace.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, le Médecin néanmoins peut retirer une grande utilité des décoctions faites dans un vaisseau clos et en les privant autant que possible de l'air, parce qu'en faisant ainsi la décoction, il conste, d'après l'expérience, qu'elle a plus de vertu, par cela seul qu'elle ne se décompose pas aussi facilement, et qu'on peut la donner dans tous les cas où le quinquina en substance pourroit ne pas convenir, soit à cause de la foiblesse du malade, soit pour toute autre cause.

On peut donner avec confiance la substance extractive à ces personnes délicates qui ne peuvent supporter le quinquina en substance, parce qu'il leur pèse sur l'estomac et qu'il cause des douleurs et des vomissemens.

Nous ne connoissons jusqu'ici que les deux analyses du quinquina de St. Domingue et de celui du Perou. Cependant il seroit avantageux pour la Médecine, que quelque savant s'occupât de l'analyse des autres espèces qui nous sont connues.

QUATRIEME PARTIE.

Des mauvais effets que plusieurs Médecins ont attribué au quinquina, et de son utilité dans les fièvres intermittentes.

Une vertu que l'on ne conteste point au quinquina, et qui lui a valu même en peu de temps la supériorité sur les autres remèdes, c'est d'être le fébrifuge par excellence. Le quinquina, en effet, enlève les fièvres intermittentes si sûrement et si vîte, qu'on peut le regarder comme un remède spécifique de cette fièvre. Cette vérité a fait dire à TORTI (L. c. p. 175) que le Médecin pouvoit dans un tel cas se glorifier d'être l'auteur de la guérison du malade, et se dire: *Hunc hominem certo pereuntem hoc uno remedio vere servavi.* Et SYDENHAM (oper. p. 112) va même jusqu'à dire que toutes les fièvres intermittentes cèdent à la vertu du quinquina, dans toutes les saisons de l'année, quel que soit l'âge et le tempérament du malade, sans que le Médecin ait besoin de recourir à aucun autre remède. Malgré cela il ne manque pas de Médecins qui ont décrié la vertu du quinquina, en disant que très-souvent ce remède n'enlevoit point la fièvre, ou que s'il le faisoit, c'étoit pour peu de temps; que la fièvre revenoit de suite et que le plus souvent elle avoit des suites fâcheuses. Mais on peut leur répondre que les malades ne rechutent pas toujours pour avoir pris

du quinquina, puisque les anciens qui ne connoissoient point cette plante, et que ces détracteurs n'ont pas lu, disent tous que les fièvres intermittentes reviennent avec la plus grande facilité. HIPPOCRATE dit dans le 1.er livre des Epidémies: *Febres æstivas plerisque reversas, ut multi jam per hiemen adhuc laborarent.* Et BIANCHI, dans l'épidémie qu'il a décrite (Hist. Hep. p. 748), dit en propres termes, que plusieurs malades, après avoir été guéris de la fièvre par tout autre remède que le quinquina, rechutèrent néanmoins malgré qu'ils suivissent un véritable régime. On peut donc avancer, d'après cela, que les fièvreux peuvent rechuter en automne, qu'ils prennent, ou ne prennent point du quinquina, parce que dans cette saison les fièvres sont généralement plus mauvaises; tandis qu'il est rare au contraire que les malades rechutent au printemps et au commencement de l'été, parce que dans ces deux saisons les fièvres sont plus bégnignes.

Les rechutes, s'il faut en croire les observations de TORTI, dépendent le plus souvent des erreurs que le malade commet dans le régime, ou bien encore d'une forte passion d'ame qu'il éprouve; et quant à moi je regarderais cette cause comme la plus essentielle de toutes. Néanmoins il ne faut en négliger aucune; car c'est peut-être pour les avoir méconnues, que des Médecins ont mis la cause des rechutes sur le compte du quinquina.

Des Praticiens nous disent que l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes produit l'hydropisie; et GORLIKE, dans sa Diss. *de usu c. noxio quamvis recto* §. 10, cite l'exemple de quatre cents soldats qu'un Chirurgien traitoit

des fièvres intermittentes, et qui, après avoir été guéris, finirent par rechuter et par devenir hydropiques.

Mais il me semble que cet auteur croit trop facilement que le quinquina produit l'hydropisie dans les fièvres intermittentes, et avant qu'un Médecin quelconque s'en rapporte à cette observation, il doit bien peser les causes auxquelles on attribue de semblables effets. SELLE, dans sa Méd. cliniq. T. 1 p. 305 et 6, en cite plus d'une, puisqu'il dit : « L'irri- » tation produite par quelque acrimonie, des exanthèmes » répercutés, le virus arthritique ou une congestion d'humeurs » âcres et bilieuses, sur-tout dans les fièvres intermittentes, » produisent souvent une hydropisie ». Plus bas le même auteur ajoute : « Quelquefois les fièvres quartes son suivies » d'hydropisie ». A toutes ces causes nous pourrions y ajouter encore celles auxquelles les soldats sont sujets, ainsi que beaucoup d'individus du bas peuple, telles qu'une mauvaise nourriture, une habitation humide (1), pas assez de vêtemens, l'air infect des hôpitaux, etc. causes qui en agissant directement sur le système viscéral, l'affoi-

(1) Le Professeur TOURTELLE rapporte l'exemple d'un homme qui étoit devenu hydropique, pour avoir dormi sur la paille dans un endroit humide. Cette observation avoit été communiquée à SAUVAGES par le Doct. BROUSSONET, tous deux Professeurs de l'Université de Montpellier. TOURTELLE a jugé cette observation si importante, qu'il en a fait une espèce particulière d'anasarque par *adiapneustie*. Méd. théor. et pratiq. T. III, p. 11.

blissement, le disposent à des obstructions, et qui achèvent par débiliter le système de l'économie animale. Tant de causes ne sont-elles capables de produire l'hydropisie sans en attribuer la faute à un fébrifuge qui est d'une nature bégnigne ? Mais comme le plus souvent la médecine que l'on pratique dans les hôpitaux, n'est qu'une médecine routinière, où se bornant au type de la fièvre sans s'attacher à déterminer tout ce qui peut la compliquer, l'on administre le quinquina d'une manière purement empirique, dans ce cas, il n'est pas étonnant que ce fébrifuge alors produise tous les effets fâcheux dont ces Médecins parlent, sans qu'ils se doutent qu'ils sont seuls coupables de ces accidens graves, parce qu'ils n'ont point donné méthodiquement ce remède.

Torti rapporte que dans l'été de 1707, il vit plusieurs personnes attaquées de fièvres intermittentes, auxquelles on ne donna point de quinquina, et qui, au bout de quelque jours, devinrent hydropiques et moururent : et dans le même temps il en vit d'autres qui avoient des fièvres doubles-quartes, qui étoient hydropiques et que le quinquina guérit.

D'après ces faits nous concluons que le quinquina, administré d'une manière méthodique, ne peut point par lui même produire l'hydropisie, ainsi que plusieurs Médecins voudroient le faire accroire. Je ne dis point que des malades attaqués de fièvres intermittentes et guéris par cette écorce salutaire, ne puissent devenir hydropiques ; mais dans ce cas il est probable que ces sujets avoient quelque vice dans les viscères et que cette cause matérielle en restant

dans le corps, a été la cause de l'hydropisie et non point le quinquina qui ne fait autre chose, que détruire la cause formelle.

Il est d'autres Médecins qui ont prétendu que le quinquina causoit des obstructions dans les viscères du bas-ventre, ce qui me paroît bien difficile à croire. Car on observe généralement, que tous ceux qui ont des obstructions à la suite des fièvres intermittentes, sont foibles et cacochimes: et si le quinquina est éminemment tonique, comment produiroit-il des obstructions ? *Non obstructiones, inquit, eximius de usu corticis scriptor* BURSERIUS, *non infarctus progignit et si qui à febri ipsa imprimis diuturniore geniti fuerunt eos paullatim resolvit et reserat* (1).

Je ne nierai pas que lorsqu'il existe des obstructions dans les viscères abdominaux, ou une inflammation lente de ces viscères, si l'on administre le quinquina, et particulièrement le rouge, je ne nierai pas, dis-je, qu'il ne produise alors de mauvais effets. Mais si au lieu du quinquina rouge, le Médecin emploie le quinquina blanc, il en retirera le plus grand avantage. J'ai eu l'occasion de voir deux fois le quinquina blanc produire un bon effet chez deux sujets qui, à la suite des fièvres intermittentes, eurent l'un une obstruction au foie et l'autre à la rate. Ces deux personnes furent guéries au bout de 20 jours, en prenant matin et soir, un scrupule de ce quinquina dans un verre de petit-lait.

---

(1) Inst. med. pract. v. I, pag. 86.

Boerhaave a avancé qu'un long usage du quinquina produisoit le scorbut. Mais cela paroît impossible si l'on examine la nature de cette maladie et la vertu du quinquina. Et d'abord, le scorbut est une maladie qui tend à la putréfaction des fluides; d'un autre coté le quinquina est l'antiseptique le plus puissant que nous ayons en médecine. Or, soutenir que le quinquina engendre le scorbut, c'est dire également que le mercure peut causer la vérole; on me repondra peut-être que le savant M.r Barthez, chancelier de cette Université, dit dans un passage de ses élémens de la science de l'homme, qu'il a vu plusieurs fois que l'usage des plantes anti-scorbutiques, médiocrement actives, produisent des symptômes de scorbut, chez les sujets mêmes qui paroissoient n'avoir auparavant aucune disposition au scorbut. Cette observation est si juste que je n'ai aucune peine à la croire, parce que nous savons tous que les plantes anti-scorbutiques un peu actives, telles que le *cochlearia*, le *becabunga* et autres de ce genre, donnent par l'analyse chimique une grande quantité d'ammoniaque.

L'ammoniac est composé d'azote et d'hydrogène; or l'azote étant la partie principale de l'ammoniac, il me paroit qu'il peut facilement être introduit dans le corps par l'usage même des plantes anti-scorbutiques, et causer ainsi le scorbut s'est une maladie produite dans le corps par une quantité surabondante d'azote, comme le prétend le Professeur Baumes, dans son essai d'un système chimique. Mais dire que le quinquina est capable de causer le scorbut, je ne le crois pas, parce qu'on ne trouve dans cette écorce aucun

principe qui puisse produire le moindre symptôme de scorbut, si nous en jugeons par ceux qui le caractérisent et qui sont les suivans : une paresse extraordinaire ; une envie insurmontable de rester assis ou couché ; une lassitude spontanée par tout le corps ; une pesanteur dans tous les muscles comme on en ressent après de grandes fatigues, sur-tout dans les jambes et dans les lombes ; une difficulté extrême de marcher principalement quant il faut monter ou descendre ; le matin, en s'éveillant, un sentiment de douleur, comme si on avoit tous les membres et tous les muscles fatigués et rompus. Lesquels symptômes annoncent une faiblesse extrême dans tous le corps.

Le quinquina, administré même à petite dose, releve les forces et le pouls, ainsi que l'a observé plusieurs fois le sage Professeur Fouquet, dans diverses maladies ; or, si le quinquina est un tonique si puissant, comment peut-il produire la foiblesse ? On ne peut l'expliquer qu'en disant que le quinquina produit la foiblesse indirecte de Brown. Mais cette foiblesse, d'après le Médecin Écossois, est l'effet d'une exaltation des forces dans le corps humain, comme on le remarque dans les fièvres inflammatoires lorsqu'elles passent à un état asthénique ; d'après ce raisonnement les malades qui auroient le scorbut, pour avoir pris du quinquina dans les fièvres intermittentes, devroient avoir eu une exaltation considérable des forces avant que de tomber dans dans un état asthénique. Or cette exaltation ne s'observe jamais chez les sujets qui ont pris du quinquina, la foiblesse indirecte n'existe donc pas non plus et ne peut pas

être regardée comme la cause des symptômes scorbutiques. Une explication qui me paroîtroit plus convenable, seroit à mon avis, que quand le scorbut survient à une personne qui a fait un long usage du quinquina, dans une fièvre intermitente, ce scorbut est l'effet d'un vice particulier de l'économie qui existoit avant que la personne prit le quinquina ; ce vice ne cédant point à un remède qui ne détruit que la fièvre, devient tous les jours plus intense et finit par causer insensiblement le scorbut sans que l'on doive en attribuer la faute au quinquina. Bien plus, LIND nous dit dans son traité du scorbut, tom. 2. pag. 187, que l'essence du quinquina (1) est un remède préservatif contre cette maladie, pris à la dose de deux gros seulement, au moment de se coucher. C'est par le moyen de ce remède que le fameux Comte de Bonneval se préserva pendant plusieurs années, ainsi que ses domestiques, des maladies qui regnoient dans la Hongrie.

D'après ces considérations il me semble que nous pouvons conclure que le quinquina est un remède innocent, et qu'il est incapable de produire les mauvais effets que ses détracteurs lui ont attribué, quand on le donne méthodiquement. Voici des faits qui confirment ce que j'avance ; LIND rapporte que dans l'espace de trois ans, il employa 420 livres de quinquina et qu'il n'éprouva aucun mauvais effet de cette écorce. DE HAEN, rat. med. tom. VII. pag. 55., dit également ;

---

(1) Je crois que l'auteur a voulu dire l'extrait.

Et quantum ad nostros ægros, qui per octo annos in nosocomio nostro copiosissimo usi cortice fuerunt, nondum ulla chronica inde mala notare potuimus; neque etiam post multorum annorum revolutionem ullam relinquit noxam, sed firmato appetitu, restituta alimentorum concoctione; adjecto generi nervoso robore, sanitatem potius firmiorem reddit quam antea fuerat; plurimos certe post quatuor lustra annorum, ab usu corticis vegetos et firma valetudine adhuc utentes, et magis athleticos, viderunt MORTON, oper. tom. II. pag. 79 et WERLHOF pag. 245. Voyez enfin le mémoire du Professeur BAUMES, sur l'usage du quinquina.

Les fièvres intermittentes sont celles qui ont d'un paroxisme à l'autre, une apyrexie complète. GALIEN prétend que l'on peut connoître au premier paroxisme d'une fièvre intermittente, quel sera son type. Il va même jusqu'à dire que quiconque voit une fièvre et ne distingue pas dès le premier jour, si elle est tierce ou quarte, ne mérite pas le nom de Médecin. *Tercianam quidem à quartana qui primo statim die nescit distinguere, neque omnino Medicus est.* Mais VAN-SWIETEN observe que le Médecin ne doit point s'en rapporter à cette autorité, parce qu'il s'exposeroit à faire un faux prognostic et qu'il préteroit un sujet de rire. Notre savant HEREDIA dit pag. 126. tom. I. *Nam à refrigeratione quotidianæ ad febris accensionem, et à rigore tertianæ, et ab horrore quartanæ parum iterest tempus ut constat parumque discrimen inter ipsas febres datur; ergo in parte mittente discrimen repiticionis per tertios, aut quartos, aut quotidie inveniendum est.* D'après l'opinion de ces deux grands

Médecins, il est plus sage d'attendre la répétition du paroxisme, afin de déterminer au juste le type de la fièvre.

Les fièvres intermittentes se divisent à raison de leur type en quotidiennes, en tierces, quartes, etc. Ces trois espèces sont les plus communes et il est rare qu'on en observe d'autres. Cependant on a vu des fièvres qui venoient de cinq en cinq jours, de six en six et même tous les huit jours. Certains ont encore prétendu qu'il y en avoit qui revenoient tous les mois, d'autres tous les trois mois et d'autres tous les ans. Mais il est plus raisonnable de regarder ces dernières fièvres comme des éphémères, que de les placer au rang des fièvres intermittentes.

Celles-ci sont quelquefois doubles-quotidiennes, double-tierces, ou double-quartes. Il en est qui les divisent encore en fièvres de printemps, qui sont ordinairement tierces ou quotidiennes; et en fièvres d'automne qui sont encore tierces ou quotidiennes, mais le plus souvent quartes. Piquer les a divisées en bénignes et en malignes.

Les causes occasionelles des fièvres intermittentes sont en grand nombre; on les rapporte en général à des exhalaisons putrides, au voisinage des marais, à un air humide et chaud, chargé des miasmes délétères, tels que des décompositions animales et végétales, etc. (1).

---

(1) Voyez à ce sujet le savant mémoire du Docteur François Pons, Médecin de Barcelonne.

Pour que les causes occasionelles agissent ou développent la fièvre, il faut une cause formelle. On la trouve dans la disposition vicieuse du système nerveux d'après l'opinion de WHYTTH, de GRANT et du Professeur DUMAS, dans son discours préliminaire du cours des fièvres par GRIMAUD. Et la preuve que cette disposition vicieuse du système nerveux est la cause formelle des fièvres intermittentes, c'est la grande analogie qui existe entre celles-ci et les maladies périodiques.

Traitement.

Plusieurs soutiennent que l'on doit faire une médecine purement expectante dans les fièvres intermittentes; mais la plupart de ceux qui tiennent ce langage, sont quelquefois ceux qui agissent le plus. Je ne veux pas dire par là que le Médecin doive toujours agir dans ces sortes de fièvres, ce seroit une erreur; parce que je n'ignore point qu'elles peuvent être quelquefois salutaires et procurer même la guérison d'une autre maladie invétérée, comme des obstructions, la mélancolie, la manie, l'épilepsie, et autres maladies que l'on croyoit incurables; ainsi qu'on peut le voir dans RIVIÈRE, BOERHAAVE, KLEIN et autres praticiens non moins recommandables; qui ont été témoins de ces cures dans des fièvres intermittentes.

Le médecin reconnoîtra si une fièvre intermittente est salutaire ou dépuratoire, comme dit SYDENHAM, si après les paroxismes fébriles, le malade, au lieu d'être affoibli, a des forces,

si son teint s'anime et s'il recouvre l'appétit. Dans un tel cas le médecin doit faire la médecine expectante pour ne pas contrarier les desseins de la nature, car s'il donnoit le quinquina, il supprimeroit une fièvre qui est avantageuse au malade. Mais si la fièvre n'es pas dépuratoire et si, à chaque paroxisme, l'état du malade devient plus alarmant, alors le médecin doit agir pour le délivrer de la maladie qui l'opprime.

Lorsque les fièvres intermittentes ne reconnoissent aucune cause matérielle, qu'elles dépendent d'une irritation du système nerveux, on doit s'empresser de donner le quinquina orangé qui est directement fébrifuge et qui agit principalement sur les nerfs à cause de sa vertu balsamique, ainsi que nous l'avons dit ailleurs en commençant.

Dans les fièvres intermittentes bilieuses le quinquina ne convient point que l'on ait auparavant enlevé la cause matérielle avec une émétique, si toutefois la cause matérielle est fixée dans l'estomac. Et quant au tems de l'administration de l'émétique, c'est un point encore sur lequel bien des auteurs sont partagés. Celse, Lind et Cullen veulent qu'on donne l'émétique au commencement de l'accès, d'autres conseillent de ne le donner qu'à la fin, il en est d'autres qui l'administrent dans le moment de l'expansion. En agissant ainsi, tous ces auteurs ont en vue le double objet d'évacuer et celui de diriger les paroxismes au point d'obtenir une solution complète de la maladie; or il me semble qu'en choisissant le temps de remission pour donner l'émétique, on rempliroit ces indications.

Fièvre intermittente Bilieuse inflammatoire : cette fièvre est ordinairement tierce ou double tierce et paroît au printems. Ici l'on commence d'abord par calmer les symptômes bilieux et inflammatoires, et l'on administre ensuite le quinquina. Tout autre route pourroit changer la nature dela maladie et devenir funeste au malade.

Fièvre intermitente bilieuse putride: cette fièvre règne en automne, et elle est remarquable par sa tendance à la putréfaction. On évacue la matière bilieuse et on administre ensuite le quinquina, autant pour arrêter la putréfaction que comme fébrifuge. C'est dans ces fièvres que l'on donne encore le quinquina rouge pour dissiper l'érétisme qui les accompagne ; mais dans ce cas le quinquina jaune est préférable, d'après les observations de Mutis.

Dans lee fièvres iutermittentes malignes on doit donner au plus vîte le quinquina à haute dose, si l'on veut sauver les jours du malade. Le quinquina orangé convient mieux dans cette fièvre, parce qu'il combat plus fortement l'élément fébrile et que l'expérience prouve qu'il est directement fébrifuge. Je ne parle point des symptômes qui caractérisent les fièvres intermittentes malignes, parce qu'on peut facilement les reconnoître, soit par les maladies régnantes, soit par les phénomènes extraordinaires qui les accompagnent.

Les fièvres intermittentes pituiteuses ont en général un type quotidien, et elles dépendent le plus souvent ou de quelque vice de l'abdomen comme des obstructions, ou d'une abondance de pituite. Dans ces fièvres on administre

premièrement des fondans, en commençant toujours par les plus doux, pour combattre la cause matérielle : si celle-ci tenoit à la présence d'une grande quantité de pituite dans l'estomac, il n'est pas douteux qu'il faut employer l'émétique. On donne ensuite le quinquina pour détruire la cause formelle de la maladie ; le rouge est le plus convenable, parce qu'il faut ici ranimer le ton du système musculaire afin que le malade ne rechute point.

Il est d'autres espèces de fièvres intermittentes qui sont entretenues par une grande quantité de vers. Dans ce cas, comme dans ceux dont nous avons parlé, il faut toujours évacuer la cause matérielle avant que d'administrer le quinquina, et quand on le donne dans cette fièvre, on peut le mêler avec la valériane à cause de sa vertu vermifuge.

Lorsque dans les fièvres intermittentes, il y a une disposition à des mouvemens spasmodiques, on combine alors le quinquina avec l'opium, et ce dernier produit un bon effet.

Les Praticiens sont divisés sur le temps où l'on doit, dans une fièvre intermittente, administrer le quinquina. Les uns veulent qu'on le donne au moment où le paroxisme se déclare, et d'autres dans la période d'expansion ; mais le plus grand nombre pense qu'il faut le donner dans l'apyrexie même et dans le temps le plus éloigné du prochain accès.

Plusieurs se sont élevés contre la première méthode, d'après les mauvais effets qu'Home en avoit eu. Mais notre savant Espagnol Alsinet a fait voir, dans un ouvrage qu'il publia en 1774, que tous les dangers que l'on imputoit à la méthode d'administrer le quinquina, au moment même

du paroxisme, étoient faux, et il termine par démontrer que cette méthode est la meilleure de toutes. Cullen et Bursérius partagent ce sentiment; et le Professeur Dumas dit qu'il regarde la préférence de cette méthode comme une vérité démontrée. J'ai eu l'occasion de m'en convaincre moi-même à la Clinique pendant le trimestre de ce Professeur. J'ai vu que des fièvres intermittentes invétérées et qui avoient résisté à toutes les autres méthodes, avoient cédé à la première. Par cette méthode on a l'avantage encore de détruire la fièvre avec une petite quantité de quinquina. La dose est ordinairement de deux gros, que l'on donne en substance au commencement du paroxisme. D'après les observations des savans Médecins que je viens de citer, je regarde donc cette méthode comme la préférable de toutes; mais je n'exclus pas les autres pour cela, et il est possible qu'elles soient utiles dans quelques cas. Mutis pense également que l'on doit administrer le quinquina en substance au commencement du paroxisme.

Illustres Professeurs, je termine ici mon tribut académique sur l'usage et l'abus du quinquina dans les fièvres intermittentes. Je voudrais qu'il fût digne de vous! Mais quelle tâche immense, lorsque je considère qu'un de vous a tout dit sur ce sujet, et que j'écris dans une langue qui n'est pas la mienne. Que de titres à votre indulgence!

A MONTPELLIER, DE L'IMPRIMERIE DE G. IZAR ET A. RICARD.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

Médecine légale . .	G. J. RENÉ, Directeur.
Physiologie et Anatomie	C. L. DUMAS. J. M. J. VIGAROUS.
Chimie	J. A. CHAPTAL. G. J. VIRENQUE.
Matière médicale et Botanique	A. GOUAN. J. N. BERTHE.
Pathologie, Nosologie et Météorologie.	J. B. T. BAUMES. P. LAFABRIE.
Médecine opérante.	A. L. MONTABRÉ.
Clinique interne . .	H. FOUQUET. V. BROUSSONET.
Clinique externe . .	J. POUTINGON. A. MEJAN.
Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans	J. SENEAUX.
	Paul-Joseph BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
	Auguste BROUSSONET.